

« Nous tirerons donc du sanctuaire même les ornements sacrés qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'oint du Seigneur ; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du prince des prêtres. *Le siècle qui n'eût jamais de part à ses actions n'en aura point aussi à ses louanges* (39). »

On aurait tort de ne trouver là qu'un artifice de rhétorique et la marque d'un goût qui progresse et se châtie. Au fond, l'orateur s'exprime de la sorte, autant pour éclairer son auditoire que pour montrer sa satisfaction de n'avoir pas rencontré, dans l'existence qu'il entreprend de raconter, des habitudes que l'Évangile condamne, alors même que le siècle les tolère. Cette préoccupation est du reste visible en plus d'un autre endroit du même discours.

Les vertus si modestes et si simples, la fuite du monde, l'amour de la retraite, l'attachement aux saints canons, dont se recommandait si haut le pieux archevêque de Vienne, étaient précisément celles que Mgr de Villeroy avait eu le moins de souci d'acquiescer et de montrer. Le panégyrique de l'un ne tourne pas évidemment à la satire de l'autre ; le bon sens et le tact étaient suffisants pour empêcher une pareille bévue ; mais ne semble-t-il pas que la louange soit d'autant plus étendue dans le second cas qu'elle avait été, dans le premier, plus restreinte, ou pour mieux dire, plus impraticable ?

Telle quelle, l'œuvre du débutant que son éloquence mènera un jour au siège épiscopal de Clermont et à un fauteuil de l'Académie française, a donc une importance égale à son mérite : elle nous permet d'apprécier, dans la première occasion solennelle qui lui fut fournie, un des talents qui ont le plus illustré la chaire ; elle nous laisse, sur un des

---

(39) *Œuvres de Massillon*, t. III, p. 8 et 9.